

## PRÉFACE

Le président de la Banque centrale européenne, Jean-Claude Trichet, affirme que la crise financière actuelle est la plus grave que nous ayons connue depuis la Seconde Guerre mondiale. Elle met en exergue deux réalités contrastées, qui traduisent deux visions opposées de l'argent. D'un côté, jamais les patrons n'ont été si riches et jamais si peu de personnes n'ont détenu autant de richesses. De l'autre, à l'inverse, jamais autant d'initiatives solidaires, équitables, éthiques, ne se sont développées. En 2009, par exemple, le fonds participatif américain Kiva.org, qui propose à chacun de devenir micro-investisseur en prêtant de petites sommes à un entrepreneur, a levé pas moins de six cents millions de dollars, avec un taux de remboursement frôlant les 97 %. De ces deux approches, laquelle l'emportera : le libéralisme sauvage ou les financements innovants ? L'égoïsme ou l'altruisme ?

La crise que nous traversons est une précieuse opportunité, non pas pour revenir le plus vite possible au système précédent, fondamentalement dysfonctionnel, mais pour changer en profondeur notre relation à l'argent, nos systèmes économiques et, de manière générale, notre vision de l'existence. Comme le disait

très justement Gandhi: « *Il y a assez pour les besoins de tout le monde, mais pas assez pour l'avidité de tous.* »

Médias, leaders politiques et économistes nous expliquent sans cesse que nous sommes en crise. À force, nous nous laissons convaincre par cette pensée unique, qui a les yeux rivés sur des indicateurs qui n'offrent qu'une vision réduite de l'existence – PIB, PNB, cours de Bourse... Quand ces indices sont à la baisse, c'est la panique: tout le monde considère cela comme un échec. Nous sommes devenus idolâtres de ces indices qui finissent par nous dicter notre manière de penser, de vivre, d'interpréter notre quotidien. Et si nous nous libérons de cette attitude?

Il suffirait de garder à l'esprit l'idée que tout ce que nous accomplissons doit viser un *mieux-être*, le nôtre et celui de tous. Pour cela, nous pourrions établir d'autres indices, qui mesureraient par exemple la satisfaction de vie ou la préservation de l'environnement.

Le royaume du Bouthan, dans l'Himalaya – un pays grand comme la Suisse et peuplé de moins d'un million d'habitants – a inventé dès 1972 le BNB, l'indice du bonheur national brut. Là où la majorité des gouvernements se basent sur la valeur du PNB pour mesurer le niveau de richesse des citoyens, le Bhoutan a choisi le BNB pour mesurer le niveau de bonheur de ses habitants, et le prend en compte pour élaborer son plan quinquennal. Cet indice se fonde sur quatre dimensions, piliers du développement durable, à savoir :

- la croissance et le développement économiques responsables ;
- la conservation et la promotion de la culture bouthanaise ;
- la sauvegarde de l'environnement ;
- la bonne gouvernance responsable.

Depuis près de trente ans, le BNB a fait son chemin dans la communauté internationale. Ce concept est si judicieux qu'il a même été repris par des économistes de grand talent. L'idée est que les gouvernements doivent investir dans la qualité de vie, le bien-être. Ce n'est pas simplement une vision sympathique, voire utopique, où tout le monde n'en ferait qu'à sa guise, passerait du bon temps sur la plage, etc. Bien évidemment, mesurer la satisfaction d'une nation ne lui garantit pas une joie de chaque instant. Mais cela permet d'évaluer les critères de l'état de santé d'un pays, en se basant sur la majorité des citoyens. En bref, il semblerait absurde qu'un pays soit le plus riche, le plus puissant et le plus influent, si ses habitants sont malheureux.

La notion de « bonheur national brut » jaillit comme une source rafraîchissante dans le désert si complexe de nos systèmes. Elle démontre qu'à force de prendre la complexité pour de l'intelligence, nous oublions que la véritable nature de celle-ci est limpide, fulgurante. Trop mentaux, nous devenons sceptiques vis-à-vis d'idées simples et innovantes. Or aujourd'hui, dans notre monde à la fois surinformé et en mal de repères, nous avons besoin de penser simple, immédiat, concret. Ce qui nous manque le plus, c'est l'évidence de l'intelligence. L'émergence d'une idée aussi constructive que le

BNB nous donne une autre perspective de vie. Si, pour continuer à améliorer la qualité de vie et préserver l'environnement, il fallait sacrifier un petit peu du PNB et d'autres critères purement économiques, personne ne verrait cela comme un échec, puisque la qualité de vie continuerait à augmenter. Tout est donc une question de perspective.

Nos systèmes prônent l'indépendance, la compétition purement personnelle, et nous finissons par croire que c'est là une loi de la nature. Pourtant rien n'est plus contraire aux règles de l'Univers, du quotidien. Sans lumière, l'homme se fane.

Cette idée de BNB, et tant d'autres à explorer, peuvent nous conduire à une vision bien plus saine de notre façon de vivre, qui différerait considérablement de la course frénétique au profit et à la consommation qui ne contribue pas à notre bien-être véritable. La crise actuelle nous invite également à réfléchir sur l'aspect dysfonctionnel du court terme, du profit immédiat érigé en but unique. Aujourd'hui, nous ne pouvons qu'en constater les conséquences désastreuses : nos économies sont en plein marasme et nous assistons à la progression d'un mal-être profond au niveau planétaire.

Les règles fondamentales qui régissent l'homme, la nature et l'Univers ne sont pas celles du court terme et du profit égoïste. De la plus petite cellule de notre corps aux atomes les plus éloignés du cosmos, de la PME à la multinationale, de notre naissance à notre mort, nous ne pouvons vivre sans les autres, refermés sur nous-mêmes. Tout est interdépendant. Comme le

dit si bien le moine zen Thich Nath Hanh : « *Shakespeare se trompe quand il pose la question : “To be or not to be?” Être ou ne pas être, là n'est pas la question. Nous ne sommes pas. Nous inter-sommes.* »

Si l'on réfléchit aux solutions possibles, on s'aperçoit que le seul et unique facteur qui réunit pragmatisme économique et satisfaction personnelle, à l'échelle d'une nation, est l'altruisme. Pourquoi? Parce qu'il faut faire le lien entre des échelles de temps différentes. L'économie obéit à un temps très bref. Tous les jours, la Bourse nous en donne un exemple parfait. Elle fluctue de manière importante du jour au lendemain, nous suspend à son yoyo, et devient notre unique sujet de préoccupation. Si vous posez la question : « *Et la qualité de vie?* », on vous répond qu'on verra cela quand l'économie ira mieux! « *Et l'environnement?* » N'en parlez même pas, il faudrait déjà qu'on s'en sorte avec les banques! Notons que les économistes argumentent souvent en ce sens, prétextant que la qualité de la vie doit parfois être sacrifiée pour sauver l'économie. Un raisonnement qui revient à sacrifier sa santé pour avoir une belle maison et de beaux habits!

Il s'agit donc d'adapter ces mécanismes de bon sens, de sens bon, à nos exigences d'aujourd'hui. La multiplicité des initiatives participatives, depuis nos vieilles coopératives aux premières banques solidaires, démontre que l'alternative « altruisme ou pragmatisme » n'a aucun sens. L'un est indissociable de l'autre, car tout est interdépendant, *a fortiori* à une époque où les outils de communication font de la planète un

village. Il nous faut sortir du débat: « Aux idéalistes, l'altruisme, aux réalistes, le pragmatisme. »

Il ne s'agit plus de se demander si c'est possible ou impossible, mais de constater que l'union entre pragmatisme et altruisme est une urgence indispensable, car si la qualité de vie n'est pas là, les gens s'effondrent au travail, et si l'environnement se dégrade jusqu'à un point de non-retour, il n'y a plus d'économie!

L'altruisme pragmatique est l'adaptation économique de l'interdépendance dans notre monde moderne. Ce n'est donc pas une belle parole, mais une clé pour nous aider à ressortir du labyrinthe absurde, de la prison mentale dans laquelle nous souffrons, employés ou patrons stressés. Elle ouvre notre conscience à plus grand que nous, dilate notre intelligence, nos perspectives économiques, humaines, écologiques. C'est une chance à saisir, l'une des plus grandes aventures de l'humanité. L'ultime.

À moyen terme, la qualité de vie se répercute sur la qualité de notre travail, sur nos familles, sur toute une génération. Si l'on introduisait l'altruisme dans la fibre même de l'entreprise, par exemple en investissant dans un environnement de travail agréable et en redistribuant une partie des profits à des causes sociales, cela modifierait considérablement notre rapport à l'argent, notre quotidien le plus concret. Muhammad Yunus, prix Nobel de la Paix et l'un des pères du microcrédit, l'a bien dit: « *L'entreprise n'a aucun sens si elle ne vise qu'au seul profit et n'a pas une composante humaine.* » Des études ont montré que les entreprises ayant incorporé

une démarche altruiste dans leur fonctionnement – par exemple à travers une aide sociale –, un programme humanitaire, s'en sortent mieux en temps de crise parce que l'ensemble des salariés, du patron jusqu'à l'employé, éprouvent un sentiment d'utilité, donc de bien-être. Le facteur de motivation est bien plus important.

À l'inverse, dans les entreprises dont le seul but est de faire du profit égoïste, si jamais l'argent vient à manquer, il ne reste plus rien qu'un néant et les rats quittent le navire pour en chercher un autre...

Notre crise est donc bien plus qu'une chance : c'est un véritable enseignement, si nous savons l'écouter ; un cours de sagesse antique. Dans son enseignement, Pythagore met chaque matière en résonance avec les autres. Corps et esprit, mathématique et philosophie, etc., ne font qu'un. Pour lui, comme pour Einstein, tout est relié. Ainsi, parler d'économie sans parler d'humanisme, d'argent sans altruisme, c'est comme considérer la pluie sans le soleil. C'est voir la vie en borgne.

Nous souffrons d'être éloignés de notre héritage primordial. Nous nous sommes déracinés de nous-mêmes. Adapter aujourd'hui l'une des règles fondamentales de l'Univers, l'interdépendance, en repensant à ce que faisaient nos anciens, se révèle indispensable. De même qu'altruisme et pragmatisme doivent s'unir, sagesse ancestrale et réalité contemporaine doivent se redécouvrir.

Le profit est tout à fait légitime, et motivant. Toute la question est de savoir s'il doit être égoïste ou altruiste.

Une économie sociale et altruiste replace en son centre la solidarité ancestrale, la coopération qui était au cœur des sociétés primitives et des villages d'antan. Le profit n'est pas fait pour augmenter la disproportion entre les riches et les pauvres, il est réinvesti pour favoriser une qualité de vie générale.

Une étude récente montrait qu'il y a cent ans, en Amérique du Nord, l'écart moyen entre riches et pauvres était d'un facteur de 20. Aujourd'hui, il est de 170! Cette évolution prouve que le système actuel n'est pas fondé sur un profit altruiste, mais radicalement égoïste, entièrement aux mains de quelques personnes qui détiennent le pouvoir dans l'entreprise. De nouvelles statistiques réalisées par l'Université des Nations unies ont montré que 1 % d'une élite détient un quart de la fortune mondiale. Le quart de la population mondiale vit seulement avec 2 % des ressources financières. Ces deux extrêmes sont trop énormes. Chiffres à l'appui, ces exemples démontrent de manière imparable à quel point le système du profit égoïste est profondément dysfonctionnel. Cette disproportion n'a pas de sens, elle est tout simplement immorale.

En s'évertuant à ne rien comprendre, à ne pas agir réellement, profondément, bon nombre de dirigeants économiques et politiques risquent de provoquer une crise encore plus effroyable que celle d'aujourd'hui. On peut poser l'hypothèse bien réelle de l'émergence croissante d'économies parallèles mafieuses, entraînant des révoltes d'une extrême violence, rappelant nos jacqueries médiévales, où, à force de se sentir humiliés, inutiles, les serfs ont fini par prendre d'assaut les châteaux.

L'effondrement de la Grèce, du Portugal et de l'Irlande semble indiquer cette probabilité. En devant prêter à la Grèce des dizaines de milliards d'euros qu'elle n'est pas du tout certaine de récupérer, l'Europe pourrait bien être entraînée dans une chute sans fin, dans un délai de quelques années.

Heureusement, quelques anonymes mais aussi quelques grands patrons réalisent que, sans altruisme, le monde court à sa perte. Bill Gates est l'un d'eux. Pour lui et sa femme Melinda, le pragmatisme altruiste est une clé pour enrayer, recycler la crise. Venu parler de philanthropie au sommet de Davos en 2009, en pleine crise, il s'est engagé pour une aide annuelle de 3,8 milliards de dollars pour le tiers-monde. « *Davantage que l'année précédente, précisément parce qu'il y a une crise.* »

Toute attitude altruiste nous fait d'abord du bien. Il ne s'agit pas d'un point de vue moral mais d'une réalité bien concrète, quasi neurochimique. Passer du profit égoïste au profit altruiste est plus qu'une belle attitude, il s'agit désormais d'une nécessité financière et humaine, liée au sentiment vital d'utilité collective. Cela nous invite à ranger notre esprit comme on range sa chambre, à remettre de l'ordre dans nos idées, à ne pas confondre générosité avec naïveté, respect de l'autre avec angélisme. Et au-delà de la générosité vient la prise de conscience d'être concerné, ou non, par le sort des autres. À partir du moment où l'on a de quoi vivre – ce qui est déjà une grande chance – se pose clairement la question du superflu. Cette question est cruciale. Dans notre société, on finit par acheter tant de choses que cela en devient ridicule. Plus nous

voulons, moins nous avons. Et plus nous développons notre soif sans fin.

Notre crise semble donc être une chance pour passer du superflu au super flux, de l'avoir à l'être, de l'avare à l'être, de l'éphémère à l'éternel, du rien à l'essentiel. On remarque que dans certains pays, comme au Népal, les gens n'ont rien, sauf l'essentiel. Alors que chez nous, en Occident, nous avons parfois tout, sauf l'essentiel. « *Finally, où est ma vie? Qu'ai-je fait de ma vie?* » Il suffit que la mort d'un être cher, une maladie, un échec personnel surgissent pour que ces questions les plus simples remettent en cause une vie passée à s'enrichir égoïstement, qui éloigne de l'essentiel, des règles fondamentales de l'existence.

Dans mon humble cas, j'ai vécu le « tournant » du superflu. Pendant les vingt-cinq années où je vivais en Inde, trente à quarante euros mensuels me suffisaient amplement. Puis le livre d'entretiens que j'ai publié avec mon père<sup>1</sup> m'a rapporté de l'argent, dont je n'avais pas besoin pour mon usage personnel. Je me suis dit que la meilleure chose à faire était de créer une fondation, dénommée Karuna-Shechen (*karuna* signifie « compassion » en sanskrit), à laquelle sont versés depuis lors tous mes droits d'auteur. Bien évidemment, il ne s'agit pas de se priver de vivre correctement pour aider les autres, mais plutôt de partager quand on le peut. D'aider avec conscience et discernement. Et cela procure une satisfaction bien plus grande que de se laisser aller aux distractions et plaisirs futiles. Doubler

---

1. Jean-François Revel, Matthieu Ricard, *Le Moine et le Philosophe*, NiL, 1997 ; Pocket, 1999.

la longueur de sa piscine, acheter la dernière voiture à la mode, c'est courir sur un tapis roulant où nous nous entraînons à souffrir un peu plus chaque jour. Le dalai-lama dit souvent : « *Même si on possède le monde entier, si on ne possède pas de sentiment de contentement, on ne sera jamais satisfait, on voudra toujours plus.* » C'est comme boire de l'eau salée : plus on en boit, plus on a soif !

Un ami psychologue, Tim Kasser, a étudié pendant vingt ans la tendance à la consommation de milliers de personnes vivant aux États-Unis. Ses études ont montré que plus les gens se situent haut sur l'échelle de la consommation, moins ils sont satisfaits, altruistes ou concernés par des sujets globaux comme l'environnement. Il s'avère même qu'ils sont en moyenne en moins bonne santé que les personnes qui ont une plus faible tendance à la consommation. Mieux encore, ces dernières manifestent plus de compassion lorsqu'elles sont confrontées à des situations où l'on doit faire preuve d'entraide. Bien évidemment, il ne s'agit pas de diaboliser la consommation, mais que voulons-nous exactement ? Jouir d'une certaine qualité de vie ou souffrir d'une insatisfaction chronique ?

Un article publié dans la prestigieuse revue scientifique américaine *Science* titrait : « L'argent ne fait pas le bonheur, sauf si on le donne. » L'auteur de cet article, la chercheuse Elizabeth Dunn, y montrait que les personnes ayant l'habitude de donner aux autres, ne serait-ce que cinq ou six dollars de temps en temps, sont significativement plus heureuses que celles qui ne donnent rien. Il y a donc une corrélation évidente entre l'altruisme et la satisfaction de vie. Cet acte a un

sens à tous les niveaux. Malheureusement, le vrai problème réside dans la confusion mentale. On cherche le bonheur, mais on lui tourne le dos. On veut éviter la souffrance, mais on s'évertue à aller vers elle, par une sorte d'aveuglement.

Ainsi, la crise nous invite à un profond changement, qui va plus loin que la modification de notre rapport à l'argent. Nous devons comprendre que vouloir vivre heureux, épanouis, en pensant que cela viendra uniquement des circonstances extérieures, est vain, parce que notre contrôle du monde est limité, éphémère, illusoire. La crise nous le démontre tous les jours. Si nous mettons tous nos espoirs et nos craintes en dehors de nous-mêmes, nous n'obtenons pas le résultat escompté. Nous restons sur notre faim. Agissant et pensant ainsi, nous nous éloignons d'un bonheur authentique: la liberté intérieure, la sérénité, l'altruisme, la compassion... Autant de qualités humaines qui devraient être cultivées comme des expertises, des compétences. On peut vivre dans un petit paradis en étant déprimé et, inversement, on peut être satisfait et empli de joie lorsque les circonstances extérieures semblent déplaisantes, car la façon dont fonctionne notre esprit éclipse les circonstances extérieures très facilement. Tant que l'on n'aura pas compris cela, on ne pourra résoudre simplement le problème de l'avidité.

Là se trouve le cœur de la difficulté. Faire comprendre l'évidence aux politiques, aux patrons, aux leaders, paraît plus difficile que faire passer un chameau par le trou d'une aiguille. En s'évertuant à aller contre les mécanismes fondamentaux de l'interdépendance

régissant l'Univers, ils ne font que creuser le mal-être quotidien, la désespérance, engendrer des crises dont ils ne saisissent pas les racines ultimes. La non-écoute, la non-conscience des politiques et des décideurs sont aussi l'une des causes de la crise.

Cela rappelle l'histoire du *Titanic*. Dès l'hiver 1912, soit quatre mois avant le départ du paquebot, la compagnie reçoit les premiers messages prévenant que des bancs d'icebergs se sont détachés anormalement du pôle et se dirigent vers la route qu'empruntera le navire. Pendant les quatre jours du funeste voyage, les télégrammes se multiplieront. Les hommes resteront dans la non-conscience absolue. On connaît la suite de l'histoire...

En France, la Commission Stiglitz a été chargée en 2008 de réfléchir aux « moyens d'échapper à une approche trop quantitative, trop comptable de la mesure de nos performances collectives ». Les idées semblent intéressantes. C'est déjà un pas. Des professeurs d'économie comme Richard Layard, de la London School of Economics, soutiennent que les gouvernements doivent investir directement dans le bien-être des citoyens, au lieu d'espérer que le bien-être finira par apparaître comme un sous-produit du PNB.

En attendant le réveil des politiques, les financements innovants semblent devoir passer par Internet. Les réseaux sociaux peuvent être utiles pour fédérer des milliers d'initiatives. À force, cette révolution numérique collective pourrait bien interpeller les décideurs. La seule révolution qui vaille est celle de la conscience.

Mais si la crise que nous traversons est une chance à cet égard, la prise de conscience n'est nullement garantie. L'effondrement dans lequel nous sommes peut aussi très bien s'accroître. Nous sommes devant un choix. En réalité, l'homme est toujours libre de se détruire ou de se construire. Plus les initiatives altruistes (microcrédit, commerce équitable, banque solidaire...) se multiplieront, plus quelques politiques proposeront des mesures répartissant équitablement le profit légitime, plus la conscience des décideurs et de l'opinion mondiale aura des chances, à terme, de basculer. En France, l'aventure des Restos du Cœur restera un exemple flagrant de cette évolution possible.

Un de mes maîtres, dont le fils n'avait vraiment rien (environ cent à deux cents roupies par mois, soit trois ou quatre euros), mettait la moitié de ce minuscule pécule de côté et l'envoyait par mandat à des étudiants encore plus pauvres que lui. Pour certaines personnes, la générosité est naturelle, la question ne se pose même pas. Même quand elles n'ont rien, elles essaient d'intégrer l'idée de faire quelque chose pour les autres. La vraie générosité n'attend rien en retour. Elle est donc pure.

Si nous cherchons à redistribuer l'argent, à le recycler, à le remettre sans cesse dans le système, il se multiplie. Dans notre fondation Karuna-Shechen, chaque année, nous mettons en place une trentaine de projets humanitaires au Népal, en Inde et au Tibet. Notre budget annuel est d'environ un million d'euros. Chaque centime est employé au maximum de son utilité. L'argent n'est donc ni à mépriser ni à idolâtrer. C'est un moyen comme un

autre. Le même marteau peut servir à construire ou à détruire. L'argent n'a pas de sens en lui-même. C'est une simple énergie, un flux, pouvant servir le bien comme le mal. Il en va de même pour l'intelligence : elle peut servir à faire le bien comme à faire le mal. Tout dépend de la qualité de notre motivation.

Dans notre fondation, nous avons souhaité que la gestion soit exemplaire. Elle fonctionne parfaitement avec très peu de gens, tous bénévoles. Alors que bon nombre de fondations avouent des frais fixes à 20 %, parfois bien plus, nous sommes très fiers d'afficher 5 % de frais fixes annuels. Nous appelons cela « une déviance positive ». La fondation fonctionne grâce à deux points aussi simples que fondamentaux : la motivation et une attitude commune à tous ceux qui y participent. Personne n'est à la tête de cette fondation. Les gens y travaillent tous ensemble, en totale cohérence. Nos actions concernent principalement l'éducation et la santé. Nous soignons environ 100 000 personnes par an en Inde, au Tibet, au Népal, scolarisons 10 000 enfants dans des écoles que nous avons construites, aidons les personnes âgées en difficulté, les orphelins, construisons aussi des ponts au Tibet... Nous nous investissons également dans la préservation de l'héritage culturel, une activité que l'on sépare des projets purement caritatifs.